TISTE
— LE —
TAMBOUR-MAJOR.

Je l'ai connu petit, il y a longtemps de cela. Oh! c'est une douloureuse histoire que la sienne.

Tiste ne fut jamais bien proportionné; il fut toujours trop mince pour sa hauteur. Il avait la tête effilée, pointue, en forme d'aubergine. Tel je le vis enfant, tel il fut homme.

Nous étions du même village, et, à huit ans, compagnons de jeu. Son père, maître Brun, un paysan, était de taille moyenne; ses deux grands-pères aussi, le vieil Antoine Toucas et le vieux Sidoine Brun. Dans la mémoire des plus anciens du village, les Brun et les Toucas avaient toujours été, de père en fils, des hommes ordinaires. Pourquoi, dès l'âge de huit ans, Tiste, extraordinaire, se mit-il à s'élever à vue d'œil, aussi rapidement qu'une tige d'aloès? Il se réveillait tous les matins plus allongé, sujet quotidien et toujours nouveau de surprise pour le village, qui ne s'habitua jamais à le voir, car au moment où Tiste quitta le pays pour le régiment, il était en pleine croissance, et l'étonnement public en pleine rumeur.

Oui, j'ai connu Tiste petit, je veux dire enfant, car il était du double plus grand que ses égaux en âge.

Or, mon oncle le notaire m'avait donné pour mes étrennes un tambour. Lorsque j'arrivai pour la première fois sur la place, théâtre de nos jeux, avec mon bruyant instrument de musique militaire parmi les camarades, Tiste, tout d'une voix, fut nommé notre tambour major.

Hélas! c'est peut-être le cadeau de mon oncle, oui, le tambour de mon oncle le notaire, qui décida de sa destinée.

On entendit bientôt Mme Brun, sa mère, pleurer chez les voisins, répétant sans cesse, avec une parfaite naïveté d'amour maternel:

—Mon petit Tiste veut se faire soldat! il dit qu'il a du goût pour être tambour major!

Tistet, comme vous savez, c'est le diminutif de Tiste, qui est lui-même le diminutif de Baptiste.

Nous tirâmes au sort la même année. Quand Tiste apparut dans la salle de la conscription, à la mairie de la ville, et qu'il déploya son bras vers l'urne de cristal, un murmure de stupéfaction se fit entendre. Le sous-préfet, un homme grave par état, sourit ostensiblement. Et Tiste ne manqua pas de tirer le numéro 1.

—Bravo, le tambour-major! cria-t-on tout d'une voix.

On fit rétablir le silence par les gendarmes, ce qui fut difficile car la gaieté tenait du délire. Tiste, heureux dans son cœur d'être désigné à l'avance par la voix populaire pour ce grade éclatant — un tambour-major en ce moment-là lui paraissait plus glorieux qu'un colonel —, Tiste, fier et modeste, souriait en baissant les yeux.

En peu de temps, Tiste, qui était né tambour major, Tiste, habile à remplir un clairon de son souffle puissant et à battre tous les ran-tan-plan possibles rien qu'avec ses deux index, longs comme des baguettes de tambour, Tiste, de première force à exécuter des commandements télégraphiques au moyen de la fière canne à pomme de cuivre, put se voir galonné d'or et s'entendit appeler "chef" par trois mille hommes!

Ce fut le plus beau moment de sa vie. Il eut à cette époque comme un redressement de fierté qui le fit paraître plus grand de quelques centimètres, et quand il figura pour la première fois dans une revue, beau, solennel, splendide et calme, haut sur bottes, dominant le régiment et la foule accourue, allongé encore par son panache, dont le bout flottant arrivait au niveau du pompon des officiers montés, il eut un vertige d'orgueil. Il se dit qu'il avait trouvé l'honorable emploi d'une taille dont on avait ri jusque là et qui désormais inspirait le respect; il se dit qu'il servait la patrie par ses dimensions mêmes, et que les rois, qui peuvent à leur gré faire des généraux d'armée, ne peuvent pas faire un tambour major.

Ces pensées d'orgueil commencèrent sa perte. Et Tiste n'est pas le seul homme à qui sa taille ait été funeste. Dès l'école, j'ai toujours vu les grands contracter des habitudes de domination, de fierté et d'injustice, qu'un jour ils payent chèrement. Hélas! il n'est pas de grandeur qui n'amène son ivresse et ne prépare elle-même les révolutions qui doivent la renverser.

Tiste bientôt ne connut plus de bornes. Il devint sévère dans le service, plein de morgue et d'exigences. Il parlait toujours de tout son haut. Il exigeait le salut des plus nouveaux conscrits et des plus anciens caporaux avec une âpreté sans exemple. Aux promenades, il passait son temps à loucher, regardant de côté si les mains des recrues, suffisamment gantées, se portaient au képi dans la position réglementaire. Et malheur aux distraits!.... On alla jusqu'à dire—la malignité n'en fait jamais d'autres—qu'il ne se promenait que pour se faire saluer.

On devine le résultat: Tiste fut haï. Un jour vint où le régiment tout entier se mit à rire de lui sous la cape. Les officiers riaient eux-mêmes, bien qu'il fût un bon soldat.

Et alors, on s'aperçut avec joie que si Tiste avait d'abord paru grandi grâce à un redressement de fierté, il avait aussi véritablement, réellement, matériellement grandi! Après un an de service, son uniforme, son bel uniforme de pourpre et d'or lui était déjà court! Cela sautait aux yeux! Un loustic s'étonnait qu'on ne l'eût pas vu plus tôt!

Et puis, il avait contre lui des jaloux.... tous les petits.

Il est certain que le tort essentiel de Tiste, mais qui du moins ne peut pas lui être imputé, fut de s'élever indéfiniment. Ainsi l'histoire humaine se répète. Napoléon n'aurait pas eu Sainte Hélène, s'il eût su s'arrêter à temps.

Ce bruit étrange courait par la ville: "Le plus grand des tambours-majors grandit". Le dédain peu à peu remplaçait l'admiration pour ses formes rares. Les réguliers le renvoyaient aux déclassés. L'opinion disait: "Il devrait se montrer pour de l'argent et ferait fortune!" Le sous-officier se sentit traité en saltimbanque. Le prestige s'en allait, et Tiste, qui avait pu voir comme le panache plait aux femmes se sentit irrévocablement condamné, le jour où une fille d'auberge lui déclara qu'elle ne voulait plus le voir! C'en était fait! Il avait dépassé la mesure d'un tambour major raisonnable.

Le pauvre diable était véritablement amoureux; il le devint surtout, selon l'usage, quand il se vit dédaigné. Et dédaigné, pourquoi? Pour cette stature qui d'abord lui avait valu ses plus belles conquêtes! Il me rappelait le Phénix, si magnifique, mais qu'une tendre colombe plaignait de tout son cœur disant: "Il est le seul de son espèce!". Un de nos poètes contemporains parle fort bien, en quelque endroit, d'"une grande âme malheureuse, qu'isole sa propre grandeur". Tel était Michel Ange et tel était l'illustre et infortuné Tiste. Les femmes le prirent en horreur. Ainsi l'amour l'abandonna d'abord: on va voir comment la gloire le trahit, et quel fut, pour tout dire, son Waterloo.

Les clairons et les tambours du 600e, irrités des sévérités de leur tambour-major, exécutèrent contre lui un noir complot. La ville de X.... s'en souviendra longtemps.

....Un soir d'été, je passais sous les arbres qui encadrent la place publique.

Au coup de huit heures et demie, la retraite, d'ordinaire, faisait éclater son tintamarre au milieu de la place, et huit clairons, autant de tambours, partaient du pied gauche pour faire le tour de la ville, entraînant sur leur passage les troupiers en récréation et tous les gamins des rues. Ce soir-là, un peu avant la demie, et sans songer que c'était l'heure de la retraite, je passais, dis-je, sous les arbres de la place au milieu de laquelle, dans l'ombre naissante du soir de juillet, je distinguai vaguement une colonne entourée d'une vasque. Aurait-on, pensai-je, érigé à mon insu, au cœur de ma ville natale, une fontaine nouvelle? Il n'en était rien. La colonne, c'était Tiste, debout, long, maigre et mélancolique, appuyé sur sa haute canne. La vasque était figurée de loin, à mes yeux, par un cercle de bambins hauts comme sa botte et qui l'entouraient en silence, émerveillés de sa taille et surtout de sa solitude plus surprenante encore.

Tiste était seul.

Tiste était seul, car pour un tambour-major les petits enfants ne comptent pas, et Tiste n'avait autour de lui ni ses clairons, ni ses tambours!

Ses clairons et ses tambours s'étaient donné le mot, ce soir-là, et pour lui jouer un bon tour s'étaient jurés d'être absents à l'heure de la retraite. Tiste était donc seul sur la place, seul, droit, maigre et affligé, droit comme un peuplier et triste comme un saule. Les poètes Lamartiniens qui ont écrit des stances éplorées sur le désespoir, ignorent cependant les profondeurs de désespérance où descendit ce soir-là l'esprit de Tiste!....

De temps en temps, il tressaillait et regardait du côté par où il s'attendait à voir apparaître ses hommes.... Soudain "Grouchy?"—C'était Blücher!—...."Mes tambours?" ... C'étaient les cloches!

La demie tinta. Le son fut répété par l'église Saint Ambroise puis par la cathédrale, coup sur coup; puis par l'horloge de l'hospice militaire, enfin par celle de l'hôtel de ville.

Tiste promena sur la place, envahie par la nuit, un regard suprême, et, ahuri, ne comprenant rien à son aventure, spectral et fantastique, enfiévré, ne sachant plus où il en était de la vie, ne comprenant plus rien même au peu qu'il avait coutume de comprendre, il leva sa canne, l'agita dans tous les sens avec des mouvements saccadés, et commandant une retraite invisible et inouïe, il partit du pied gauche pour le tour de ville habituel.

Les gamins hilares, sifflant et criant, avec des roulements imités et chantant une retraite ironique, suivirent en courant le héros qui marchait au pas. On eût dit Gulliver tambour major à Lilliput.

Flâneurs, cochers, ouvriers, boutiquiers, la ville stupéfaite le regarda passer. La sous-préfète à son balcon appela le sous-préfet pour lui montrer ce spectacle sans précédent.

Le tambour major rentra ainsi à la caserne, blême, l'œil hagard, la figure et le nez allongés, si amaigri par une heure de fièvre et d'horreur, qu'on l'eût dit plus grand que jamais.

Qu'allait-il arriver? Les tambours et les clairons eurent chacun un mois de prison. Mais lui, Tiste? Il n'eut à répondre de rien, parce que, visiblement malade, il se rendit à la visite le lendemain. Il ne put pas dire au major ce qu'il avait, mais on lui fit tirer la langue, et on l'envoya à l'infirmerie.

Le major et l'aide-major vinrent l'examiner le jour d'après. L'état de Tiste était pitoyable. Sa taille singulière empêcha qu'on ne fût apitoyé.

—Vous êtes long comme un jour sans pain! lui dit le major qui voulait l'ausculter; il s'en faut que mon oreille arrive à la hauteur de votre poitrine! Couchez-vous!

Le géant se coucha.

Ses pieds dépassaient le lit, et cela d'un air si piteux, que le major et l'aide ne purent s'empêcher de rire. Les infirmiers ne purent réprimer l'hilarité communicative. Tiste était donc perdu; il ne pouvait pas être traité sérieusement.

—Savez-vous, lui dit le major (excellent homme court et trapu) savez-vous la cause de votre mal?.... C'est la croissance! Vous reprendrez aujourd'hui votre service.

C'est la croissance! De ce jour la mélancolie de Tiste s'aggrava étrangement. Il ne mangeait plus; il buvait à peine. Il maigrissait à faire peur, et soit illusion, soit réalité, le fait est qu'il paraissait toujours plus gigantesque et toujours plus drôle à mesure qu'il devenait plus malade et plus malheureux.

Il n'avait que vingt-deux ans et il ne savait plus où il s'arrêterait.

—Si j'allais grandir "toujours" me dit-il une fois.

Et je le vis pâlir à cette idée, qui devint l'idée fixe du malade. Esprit borné, par là il avait entrevu l'infini. Il en demeura épouvanté,— visionnaire, comme Pascal.

Rien d'effrayant, songez-y lecteur, comme cette grande misère qui n'a jamais pu inspirer que des plaisanteries. Et l'amour ne cessait de le tourmenter, et les femmes de lui rire au nez. Un jour, Tiste me dit d'un son de voix caverneux:

—La "petite" s'est mariée!

La "petite!" quelle mélancolie dans ce mot!

Le soir même il entra à l'hôpital.

Je remplirai jusqu'à la fin mon pénible rôle d'historien. Tiste, malade ne cessa d'être un grand sujet de gaieté pour ses camarades de chambrée. On le mesura un jour qu'il dormait, et, à quelque temps de là, Tiste étant mort on put dire aux infirmiers sa taille exacte pour le fabricant de cercueils.

Quand on fut pour l'ensevelir, la bière se trouva trop courte; on s'aperçut que Tiste, mort avait encore grandi!

Ce fut son principal trait de ressemblance avec Napoléon le Grand, dont les poils de la barbe poussèrent après la mort, et aussi les ongles des pieds, qui, brusquement allongés, crevèrent la pointe de cette botte dont le talon s'était appuyé sur le front de tous les souverains.

Les élections dans le Maryland.

Baltimore, 12 novembre—Quoique les bulletins de votes de Baltimore soient tous rentrés, le Bureau des Elections est encore occupé actuellement à compulser les votes et ce travail ne sera terminé que tard dans la soirée ou lundi matin.

On croit, avec quelque certitude, que le résultat des élections donnera 7 électeurs présidentiels démocrates et 1 républicain.

Les deux partis prétendent toujours qu'ils ont remporté la victoire dans le Maryland.

Le président du comité républicain d'Etat, M. Hanna, et le receveur Stone, leader républicain, ont annoncé aujourd'hui que si le vote électoral du Maryland n'était pas favorable à Roosevelt ils contesteraient le résultat de l'élection de mardi devant les tribunaux.

L'INELUCTABLE,
(CONTE INEDIT)

Miss Géralda Fitz-Gérald, de Gérald-Castle, dans le Somerset, par diminutif précieux appelée miss Géraldine, passait neuf mois de l'année en Italie, et le reste du temps voyageait toujours hors d'Angleterre. Miss Géraldine n'aimait point son pays et n'y retournait qu'à contre cœur, et une fois par an, pour trois ou quatre jours. Elle faisait ses comptes avec son surintendant, signait les baux nouveaux avec ses fermiers, visitait Gérald-Castle, allait voir sa vieille marraine Hilda Brosborough, se rendait au cimetière où dorment son père, sa mère et tous les Fitz Gerald, laissait une aumône importante au pasteur et repartait sans avoir voulu recevoir personne. Miss Géraldine était riche, possédait pour elle seule quatre-vingt mille livres de rente; elle n'avait ni frère, ni sœur, ni parents pauvres pour l'ennuyer, et, à vingt huit ans, elle était parfaitement libre d'aller, de venir, de faire tout ce qu'il lui plaisait. Miss Géraldine parlait cinq langues; elle avait appris le chant, le piano et la harpe; elle faisait agréablement l'aquarelle; elle avait beaucoup d'esprit et le manifestait fréquemment: un esprit sec et caustique s'alliant à un esprit gai et simple. Miss Géraldine avait des idées; miss Géraldine pensait....

Miss Géraldine à dix-huit ans pesait quatre-vingt-quinze kilos; à vingt-deux ans elle en pesait cent et à vingt-huit ans, elle pesait cent quinze. Arrivée à ce poids, elle s'était arrêtée et semblait ne pas devoir aller plus loin. Elle était monstrueusement forte. La graisse se répandait d'une façon égale et permanente dans toutes les parties de son corps; c'était une graisse consciencieuse et honnête qui envahissait tout, sans partialité. Les bras et les épaules étaient gras; les mains et les pieds étaient gras; les joues et le cou étaient gras.

Aussi, à première vue, on ne distinguait plus ses formes; on percevait confusément une masse indécise, se mouvant avec effort: une tête ronde, enfoncée dans les épaules; sur la tête, une tresse noire qui malgré son épaisseur, semblait maigre comme une corde effiloquée. Les yeux, vifs et brillants, disparaissaient dans les rondeurs de la face et semblaient deux points noirs; un nez rond, comme sans os, luisant, avec des narines charnues, était submergé dans les joues. La bouche trop petite, trop enfantine, était toujours un peu entr'ouverte pour mieux respirer; un premier menton retombait sur un second, large comme un collier. Le cou n'était qu'un repli. Puis, un corps carré, large, sans taille, sans hanche, avec deux traverses comme bras, avec deux boules comme main, le tout d'un gras rosé, troué de fossettes. Aucune courbe, aucune ligne brisée; un cube,—et pas autre chose.

En raison de ce formidable embonpoint, miss Géraldine ne pouvait s'habiller comme les autres femmes; elle était obligée de porter une large robe de chambre en laine, très ample, serrée par un cordon à l'endroit où aurait dû se trouver la taille —une robe sans ornement, sans garniture, presque monacale. La soie, le velours, le satin qui dessinent les formes, lui étaient interdits, ainsi que les dentelles dont les flots mousseux ne convenaient pas à cette corpulence. Les robes étaient noires ou de couleurs sombres; il aurait été ridicule de porter une teinte claire, qui double les proportions. Des cols de guipure ou des cravates de mousseline, nous ne saurions en parler; cela l'étranglait: à peine un dépassant de toile blanche empesée, et souvent encore, cette encolure basse lui faisait monter le sang à la tête, lui rendait le visage pourpre et le nez écarlate. Les chapeaux étaient une grave question; petits, ils étaient grotesques; grands, ils étaient ridicules; elle ne pouvait trouver une forme qui ne la défigurât pas. Miss Géraldine avait fini par adopter une espèce de bonnet en voile noir comme en ont les vieilles religieuses. Depuis longtemps, elle avait renoncé aux fleurs, aux plumes, aux nœuds, car tous ces colifichets élégants faisaient le plus bizarre effet sur sa tête.

Elle ne pouvait, non plus, mettre des bottines à talons cambrés et elle se résignait à se chausser de souliers de drap, très fort, à double semelle, sans talons. De même, il lui était impossible de glisser ses doigts, pareils à des boudins, dans des gants de Suède ou de chevreau, car toutes les coutures craquaient; elle portait des mitaines de fil noir, ces mitaines bourgeoises qui servent à déformer la main.

Naturellement, Miss Géraldine n'allait jamais au bal, car il aurait été comique d'imaginer ce paquet faisant un tour de valse. Comique et effrayant. Ne pouvant avoir d'autre costume que son sac de laine noire, elle n'assistait à aucun concert, à aucun spectacle public où la toilette est obligatoire. Qu'elle chantât, qu'elle jouât de la harpe ou du piano, personne n'en savait rien, car personne ne pensait qu'un éléphant pût murmurer les romances de Tosti, fît craquer le tabouret du piano pour jouer une mazurka de Chopin ou osât s'asseoir devant une harpe pour en tirer des sons divins. Elle ne se rendait point aux expositions, elle ne marchait guère et les fauteuils roulants ne pouvaient la soutenir; elle ne visitait non plus les musées. Elle ne rendait pas de visites, parce que le mouvement d'étonnement et parfois de terreur qui accueillait son entrée lui causait un certain malaise. Elle sortait seulement en voiture spéciale, basse de marchepied, large de coussins où elle s'étendait seule, dans toute sa paresse.

Naturellement, Miss Géraldine n'avait pas d'amies. Dans son passé juvénile deux ou trois amères désillusions avaient fait la solitude autour d'elle. Au fond, dans l'affection de toutes les femmes, elle avait trouvé de la fausseté ou la compassion. Et la compassion ne lui plaisait pas. Puis, la comparaison de ces fines créatures, minces, sveltes ou même grassouillettes n'était point faite pour réjouir son esprit, et peu à peu, elle avait blessé ses amies par sa méchante humeur. Toutes s'étaient éloignées en murmurant:

—Cette espèce de mastodonte est mauvaise comme la gale!

Miss Géraldine n'aimait pas les hommes; elle fuyait leur compagnie. Elle ne croyait pas à leur bonté, quand ils se montraient empressés et polis; elle se disait qu'ils faisaient cela par intérêt et elle les méprisait; qu'ils faisaient cela par pitié et elle s'en montrait offensée. Peut être préférait-elle ceux qui se moquaient ouvertement d'elle, qui la regardaient d'un air ironique, qui la dévisageaient en étouffant des rires irrévérencieux. Jamais miss Géraldine n'aurait consenti à se marier. Du reste, personne ne pensait à lui faire la cour. Quel homme aurait voulu traîner un pareil monstre à son bras! L'aveugle inspire la pitié; la bossue est spirituelle et accordante; la boiteuse peut dissimuler son défaut, tout peut être caché ou atténué, mais la graisse ne se masque pas. C'est un ridicule et une vulgarité. Et quoique les quatre-vingt mille livres de rente fassent là, somme palliatif, nul n'osait affronter ce ridicule et cette vulgarité. Miss Géraldine le savait et aurait refusé tous les partis; seulement, on ne la demandait pas....

Cette jeune Anglaise vivait singulièrement en Italie, à Sorrente, dans un hôtel où elle avait des sièges spéciaux pour s'asseoir, des lits faits exprès pour se coucher, — le tout solide, grand, résistant. Elle mangeait, seule, dans sa chambre; elle lisait des histoires d'amour et des vers; elle chantait des romances attendries; elle peignait des vues de Sorrente — toujours seule. Jamais elle n'écrivait, parce qu'elle n'avait personne à qui donner de ses nouvelles et parce cela l'étouffait de se pencher sur une table. Elle ne cousait, ni ne brodait pour la même raison. Elle ne pleurait pas, n'ayant rien qui lui fît verser des larmes; elle ne riait pas car sa destinée était de faire rire les autres. Cette miss Géraldine Fitz-Gérald, de Fitz Gérald Castle, dans le Somerset, mourut à trente ans, après deux ans d'une maladie de cœur, qui l'empêchait de respirer. C'est l'affection des gens gras. De rouge, elle devint jaune; au lieu de maigrir, elle gonfla comme une outre. Dans l'hôtel où elle s'éteignit, on dut commander une immense bière pour contenir ce corps effrayant. J'ai vu ce cadavre. La large face, semblable à celle des gros anges de marbre jauni par le temps, cette large face d'aspect bonasse, montrait la rancune douloureuse d'un être innocent, inoffensif, frappé d'une grande injustice.

Chaire de charité.

Les collèges qui enseignent tant de choses belles ou utiles sont cette fois distancés.

On vient de fonder une nouvelle chaire, une chaire de charité, mais c'est l'université de Chicago qui en a pris l'initiative. Dans cette chaire seront enseignés les moyens pratiques de faire utilement la charité.

C'est, en somme, une application de cet axiome, que la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

Une Institution qui grandit.

La proposition du tsar Nicolas de recourir à la Convention de la Haye et de régler le différend anglo-russe par la décision d'une commission d'enquête internationale a été adoptée par l'Angleterre. C'est un hommage d'autant plus important qu'il est plus pratique, au principe que les représentants du monde civilisé ont voulu déposer, il y a quatre ans, dans l'œuvre de la conférence.

L'article 9 de ce traité vise d'une façon toute spéciale le cas précis où se trouvent les deux grandes puissances actuellement en litige.

Il va de soi qu'il ne s'agit pas en l'espèce d'un arbitrage proprement dit. L'article 14 dit expressément que le rapport de la commission d'enquête, limité à la constatation des faits, n'a nullement le caractère d'une sentence arbitrale et laisse aux puissances en litige une entière liberté pour la suite à donner aux constatations.

Telle est la portée de ce recours; il importe de la préciser et de la limiter conformément aux termes de la Convention de la Haye et aux intentions des deux parties, afin d'éviter des malentendus dont le contre-coup éventuel pourrait être ultérieurement dangereux pour la paix.

A l'heure actuelle, les deux puissances sont en désaccord, non sur les principes qui doivent présider au règlement de l'affaire pendante, mais sur les conditions de fait du problème. Entre la version des pêcheurs de la flotte du "Game Cock" de Hull et celle de l'amiral Rojdestvensky il existe non seulement des divergences de détail, mais un antagonisme absolu et irréconciliable. Sur la question des mystérieux torpilleurs, sortis des ténèbres pour y rentrer avec une allure fantomatique, soit sur celle des lumières et signaux réglementaires à bord des chalutiers anglais, soit sur une foule d'autres points, le désaccord est aussi complet qu'il peut l'être entre les deux récits.

Il est évident que le moyen le plus rationnel de découvrir la vérité, c'est de procéder à une enquête impartiale, laquelle, dans les circonstances données, ne saurait être confiée à un meilleur organe de recherche que la commission de l'article 9. L'Europe entière accueille avec satisfaction une solution qui écarte des perspectives redoutables et qui atteste les intentions réciproquement conciliantes des deux parties. Ce serait déjà un résultat suffisant que le maintien probable de la paix: il en est un autre que l'opinion saluera avec une joie non moins sincère. C'est la force, l'autorité, le prestige qu'une telle procédure va conférer à nouveau à l'œuvre de la Conférence de La Haye.

Il est naturel, assurément, que l'initiateur de ce grand dessein ait saisi cette occasion mémorable d'en hâter l'accomplissement, et qu'une grande puissance qui s'honore de marcher au premier rang dans la voie du progrès ait su préférer un moyen de paix à un recours précipité aux moyens de guerre. Il n'en est pas moins vrai que la Convention de la Haye et les divers organes institués ou prévus par elle viennent de recevoir une éclatante confirmation, une précieuse consolidation de l'action de deux grands Etats.

Déjà les symptômes s'étaient multipliés de la vigoureuse poussée dans le sol international des racines de cette grande institution de paix et de concorde. La série des traités par lesquels un certain nombre de puissances —parmi lesquelles la France, heureusement, fait bonne figure —se sont mutuellement engagées à recourir, non pas seulement à la commission d'enquête de l'article 9, mais à l'arbitrage proprement dit dans des cas définis, constitue une bienfaisante application des principes de la Conférence. C'est comme un réseau souple et fort, aux mailles serrées, contre lequel se brisera un jour la puissance aveugle et néfaste de la guerre.

L'opinion publique ne se tient plus sur la réserve un peu ironique et injuste des débuts. Sans se faire d'illusion, sans croire à une panacée, elle voit dans cette convention un instrument de progrès et de paix et elle sait gré au président Roosevelt, au chef élu d'une grande nation qui avait paru depuis quelque temps un peu trop hantée d'aspirations impérialistes et de rêves de conquête, d'avoir annoncé l'intention de prendre l'initiative d'une nouvelle session de la Conférence.

La Convention s'applique, elle offre des moyens de résoudre pacifiquement les conflits, elle le complète par les traités d'arbitrage; l'heure a sonné d'en fortifier et d'en étendre les dispositions.

DEPECHES
Télégraphiques

Entre étudiants allemands et italiens à Vienne.

Vienne, 12 novembre—Les récents troubles d'Innsbruck ont fait naître un violent conflit aujourd'hui entre les étudiants italiens et allemands de l'Université de Vienne.

Les Allemands ont été les agresseurs. Ils entreprirent de chanter l'hymne national allemand, "Die Wacht am Rhein", têtes découvertes et exigèrent que les autres étudiants fissent comme eux.

Les Italiens, les Slaves et autres étudiants non-germains refusèrent de se prêter à une telle exigence; sur ce les Teutons entrant dans une violente fureur les frappèrent à coup de cannes et de parapluies et jetèrent leurs chapeaux à terre.

Les Italiens firent alors une contre-démonstration et se réunissant sur les escaliers de l'Université chantèrent l'hymne national italien.

Les Allemands attaquèrent les Italiens et essayèrent de les déloger de leur position.

Les cannes et les parapluies rentrèrent en danse et plusieurs têtes furent endommagées.

La police n'a pas eu à opérer d'arrestations car le combat est resté confiné dans les cours de l'Université.

—:o:—

Incendie Desastreux
—ET—
Explosion de Dynamite.

Knoxville, Tennessee, 12 novembre—Un incendie, accompagné d'une terrifiante explosion de dynamite, a éclaté ce matin dans la rue Gay, à Knoxville.

Les pertes matérielles sont estimées à 175,000 dollars, qui sont en partie couvertes par des assurances.

Plusieurs personnes ont été blessées. Le pompier J. B. Hawkins a eu les deux jambes fracturées.

Le pompier Thomas Duncan a reçu des brûlures à la jambe gauche.

Les pompiers Sam Torbett, James H. Baker, John Campbell et Charles D[illegible] ont tous été légèrement brûlés ou blessés.

E[illegible] L[illegible] a reçu de graves blessures à la tête et sur différentes parties du corps.

J. McMicken, un mécanicien a été grièvement brûlé par du métal en fusion.

R. O. Jones, de la Nouvelle-Orléans a été blessé par la chute d'une poutre.

Mlle Rosa [illegible] et MM. Charles Adams, Howard Sanbung, Charles Hawkins et Samuel Frank ont tous été plus ou moins grièvement blessés.

Nombre d'autres personnes ont reçu de légères blessures produites par les éclats de verre lancés de tous côtés par la force de l'explosion.

L'origine du feu est inconnue. Il a pris dans le bâtiment occupé par la Woodruff Hardware Company.

Cette bâtisse évaluée à $175,000 a été entièrement réduite en cendres.

Une caisse de dynamite qui se trouvait dans le bâtiment a fait explosion.

Toutes les vitres du voisinage ont été brisées par la violence de l'explosion.

Les rues du quartier étaient jonchées d'éclats de verre.

Les pompiers ont travaillé avec un dévouement digne d'éloges et grâce à leurs efforts les bâtiments du voisinage purent être préservés.

—:o:—

Suicide à bord du vapeur "Kaiser Wilhelm II."

New York, 12 novembre—La station de télégraphie sans fil de Nantucket a reçu aujourd'hui un marconigramme du vapeur "Kaiser Wilhelm II" annonçant qu'une dame Sophie Weiss, de Chicago qui avait pris passage à bord de ce navire s'était suicidée en mer, en se tirant un coup de revolver dans la tête.

C'est la première fois depuis nombre d'années qu'un passager se suicide sur un transatlantique autrement qu'en sautant par dessus bord.

Voyage du Président à St-Louis.

Washington, 12 novembre — On a annoncé aujourd'hui à la Maison Blanche que le Président ne s'arrêterait nulle part, ni à l'aller ni au retour, pendant le court voyage qu'il va faire à l'Exposition de St Louis.

—:o:—